

Séducteur

Grâce au travail du metteur en scène Jean-François Sivadier avec le magnétique Nicolas Bouchaud, le classique de Molière gagne en fraîcheur.

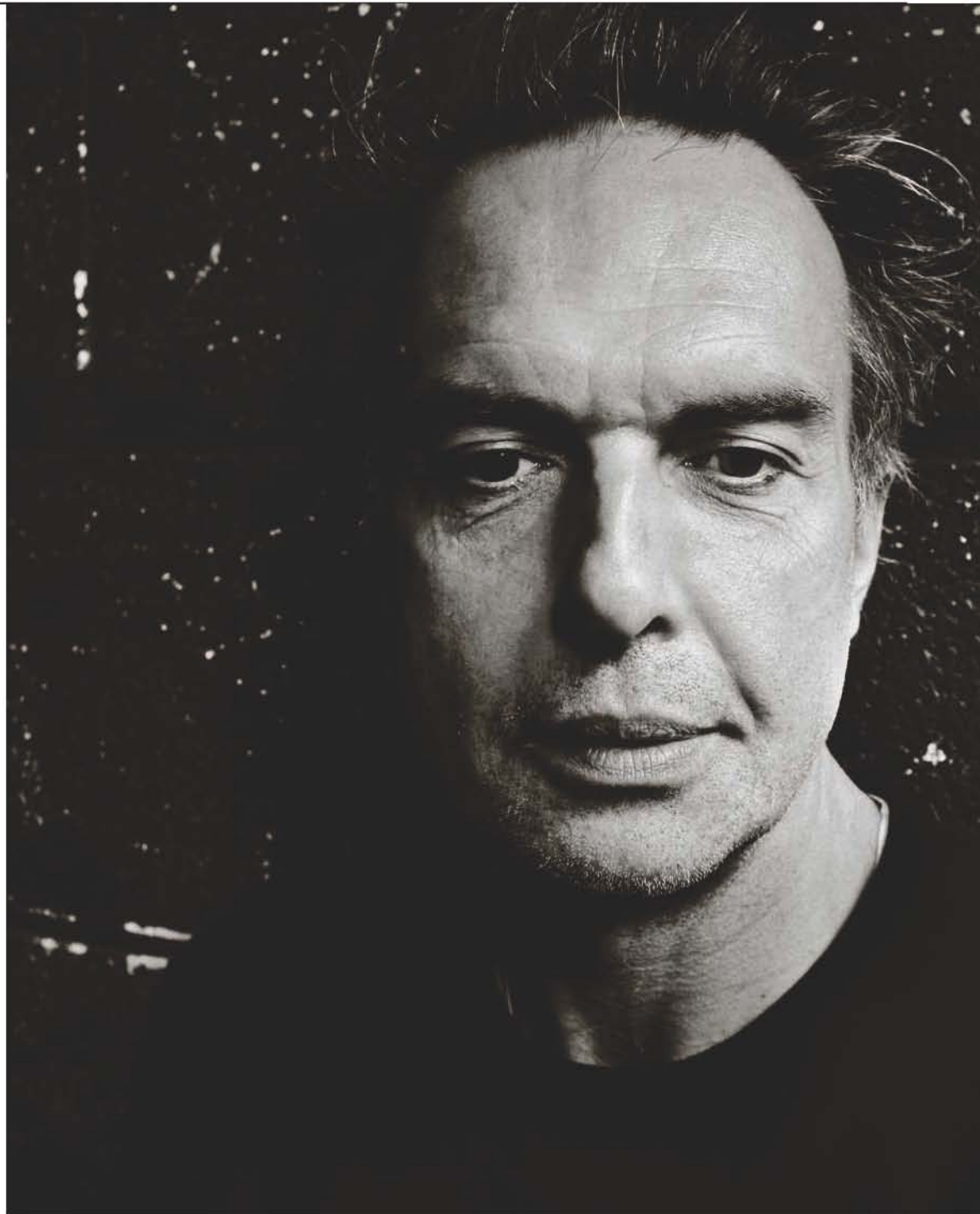
Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Rennes
Photo **RICHARD DUMAS**

Tiens, dans *Dom Juan*, il y a un naufrage ! On l'avait oublié. Certes, c'est une simple barque qui est renversée, une péripétie la plupart du temps éludée puisqu'elle est narrée au passé, en problème résolu. Dom Juan, dont l'intérêt vient d'être capté par la paysanne Charlotte, évoque une «bourrasque», tandis que Sganarelle parle de «péril de mort» et Charlotte de «noyade» heureusement évitée.

Dans la mise en scène de Jean-François Sivadier, ce sont les cieux qui tremblent, et dans ce décor composé de planètes mobiles, ce tremblement n'a rien d'une métaphore. D'ailleurs, nous, le public, ne sommes épargnés par le cyclone que grâce à la prévenance de Pierrot (Stephen Butel) qui nous met en garde dans sa langue particulière – en breton à Rennes, a-t-on pu lire sans être capable de le vérifier. Des moments oubliés mais ressuscités grâce à un passage au crible attentif du texte, cette mise en scène de Jean-François Sivadier en est remplie. Quelle impression étrange, lorsque le travail d'une équipe réussit à donner le sentiment aux spectateurs qu'ils découvrent une pièce archiconnue pour la première fois ! Et ce, en premier lieu, grâce aux acteurs, Nicolas Bouchaud (Dom Juan), Vincent Guédon (Sganarelle), Stephen Butel (Pierrot, Dom Alonso, Monsieur Dimanche) mais aussi Marie Vialle (Elvire, Mathurine) et Lucie Valon (Charlotte, le pauvre, la violette) qui jouent la pièce au présent, et non comme si la fin était connue d'avance. C'est élémentaire, mais si rare.

VRAI BLASPHEMATEUR

Avec pour conséquence que ce *Dom Juan* est le plus grand public qui soit, et pas seulement parce que Sivadier choisit les effets spéciaux pour traiter l'apparition si difficile de la statue du Commandeur. Un *Dom Juan* que l'on engage à voir avec des enfants, des adolescents, des personnes qui ne vont pas au théâtre, et qui ignorent tout



«Dom Juan» Actes de présence

CULTURE

de la pièce, ne serait-ce que parce qu'elle mise sur le plaisir du jeu et du texte. Dès que Sganarelle prend la parole, à la scène inaugurale du 1^{er} acte, on est saisi par la clarté de Vincent Guédon. Non, Sganarelle n'est pas qu'un subalterne, faire-valoir de Dom Juan. C'était d'ailleurs Molière qui jouait l'homme à la bonne parole, et Sganarelle apparaît ici plus subversif que seulement crédule, tant c'est lui qui mène les entretiens et s'arrange pour que Dom Juan livre le fond de sa pensée sur la nécessaire inconstance en amour et son absence de foi. C'est lui aussi le vrai blasphémateur, qui met dès le début de la pièce à égalité la croyance en Dieu et en celle du loup-garou. Tout cela, Vincent Guédon le fait entendre. Comme Nicolas Bouchaud (*lire ci-contre*) fait percevoir la faculté de Dom Juan à laisser s'enfermer ses interlocuteurs dans leur logique, et à les séduire aussi par son écoute, c'est-à-dire son silence. Comment interpréter Dom Juan aujourd'hui ? Comment jouer cet homme qui «goûte une douceur extrême à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes...» ? Comment faire pour que les propos de cet «époux de genre humain», qui promet mais ne tient pas et à qui aucune ne résiste, ne sonnent pas atrocement ringards ? Faut-il le concevoir en repousseur, en (vieux ou jeune) beau-pétri d'illusions ? En homme fatal surtout à lui-même, façon DSK ? Ce serait en tout cas un parti pris très correct. Toute l'intelligence de l'interprétation de Nicolas Bouchaud est de proposer l'inverse : en faire un être à la séduction active. Le plus efficace, c'est alors de s'adresser au public et de le conquérir, lui, d'abord.

PROMESSE TRAHIE

Ainsi pour sa première entrée en scène, ce Dom Juan surgit, ni de cour, ni de jardin, mais de la salle. Et lorsqu'il demande à une spectatrice son prénom, sa ville d'origine, les commente à la manière d'un animateur radio, et offre à l'heureuse un bouquet, pour le lui reprendre ensuite, puis qu'il l'entraîne dans une autre spectatrice, nouvelle proie, c'est bien de cela qu'il s'agit : faire entrer le plus frontalement possible le public dans le jeu, s'appuyer sur lui, afin qu'il éprouve à la fois la séduction et sa méchanceté en actes. Le soir où nous y étions, la première spectatrice se lève et embrasse l'acteur, ce qui provoque l'applaudissement de la salle. «Les réactions ne sont jamais les mêmes, nous confiera Nicolas Bouchaud. J'ai été surpris que cette femme se lève pour me remercier – et presque gêné de lui retirer le bouquet trente secondes plus tard et du léger désarroi qu'elle affichait.» Dom Juan, homme d'un autre temps ? Certainement pas, lorsque sa rhétorique met l'autre échec et mat. «J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé», lance Dom Juan à la face d'Elvire en ultime justification de sa promesse trahie. Ce faisant, ce qu'on entend et ce que fait résonner l'acteur, c'est qu'il sait qu'elle sait qu'il lui ment et qu'il l'enferme, non dans un couvent, mais dans des mots sans sortie de secours. Dom Juan, l'homme dont les mots sont des actes : telle est l'interprétation de Nicolas Bouchaud. Pas dupe, Elvire s'en va, pour ne pas «exhaler en vaines paroles». Bonne façon de signifier sa colère et de claquer une porte invisible. ◀

DOM JUAN de MOLIÈRE m.s. Jean-François Sivadier. TNB, Rennes (35). Jusqu'au 2 avril. Rens. : www.t-n-b.fr/fr

Nicolas Bouchaud, la scène par la bande

Voyage dans les coulisses d'un rôle vif et politique, avec le comédien qui incarne l'éternel dragueur insatisfait.

Dom Juan est parti pour une tournée de neuf mois dans toute la France. Et c'est logiquement dans un train, au petit matin, que l'on rencontre Nicolas Bouchaud. L'acteur, qui travaille avec Jean-François Sivadier depuis seize ans, et dont la fonction dans le groupe excède celui d'acteur, s'est demandé comment ne pas refaire ce qui a déjà été fait des milliards de fois. Il a alors découvert que *Dom Juan*, pièce créée le 15 février 1665 par la troupe de Molière, a été rejetée car incomprise pendant près d'un siècle, entre 1850 et jusqu'à ce que Louis Jouvet la déterre et la représente en 1947 au Théâtre de l'Athénée. «En s'intéressant surtout à la scène du pauvre. Mais du coup, Dom Juan apparaît comme un pur esprit. Toutes les scènes de séduction sont éludées.» Avant de jouer le *Misanthrope*, Nicolas Bouchaud avait discuté avec Denis Podalydès – qui avait aussi interprété le rôle – pour résoudre des questions pratiques et comparer leur approche. «Pour *Dom Juan*, je n'avais pas de connexion avec d'autres acteurs. Mais j'ai quand même regardé ce qu'en avait fait Vitez, quand il a monté cinq pièces de Molière à Avignon, et comment Piccoli le joue dans un téléfilm de Marcel Bluwal en 1965. C'est marrant, lui aussi va directement à la fin. »

«**Canevas.**» On lui dit qu'on a été surpris d'entendre des parties du texte qu'on ne connaissait pas, non parce qu'elles étaient inventées, mais parce qu'elles étaient d'ordinaire englouties. Il répond qu'avec Jean-François Sivadier, effectivement, le premier interlocuteur, le premier metteur en scène, c'est le texte lui-même, «sa matière, son souffle, ce qu'il nous délivre» en dehors même d'une signification véhiculée. «Et ce qui nous est apparu très vite, c'est que les spectateurs jouent un rôle clé. La pièce contient des milliards d'adresses possibles au public, la scène qui poufend l'hypocrisie est frontale.» L'acteur rappelle, pour autant qu'on le sache, que *Dom Juan* a été imprimé après la mort de Molière, qui du reste ne voyait pas du tout l'intérêt de publier ses pièces et s'était posé sérieusement la question au moment des *Précieuses ridicules*. «On nous dit qu'il faut respecter le texte, le sacraliser. C'est assez irrespectueux de la manière qu'avait Molière de mélanger la littérature mondaine et la comédie de l'art, qui suppose de l'improvisation. On sait aussi que cette pièce très étrange, où le personnage principal n'est pas du tout monolithique, a été conçue comme une machine de guerre pour répondre à l'interdiction du Tartuffe.» Ensuite, et c'est toujours Nicolas Bouchaud qui nous l'apprend, une première version de la pièce a été réécrite et versifiée par Thomas Corneille, le frère de Pierre. Le train entre en gare, on prend un taxi, l'acteur confie que pour lui, *Dom Juan*, c'est *Sympathy for the Devil*. Chanson qu'on n'entend pas dans le spectacle – elle aurait été «redondante». Il dit que ça lui a demandé du temps, de se sentir chez lui sur une scène, qu'il n'aj-

mais eu envie d'être acteur, ou ne se l'est jamais formulé ainsi. «Ma grande chance a été de rater le Conservatoire et le concours de l'école de théâtre de Strasbourg.» Grande chance car à la place, il est repéré «par les faveurs du hasard» comme dit Dom Juan, par Didier-Georges Gabilly, qui l'engage pour *Des cerqueils de zinc*, d'après Svetlana Alexievitch.

«**Exigence.**» Dans le groupe T'chan'G fondé par Gabilly, il rencontre tous ceux avec lesquels il travaille aujourd'hui : Jean-François Sivadier et Véronique Timsit. «Le groupe a été mon école. Et comme le Théâtre des Amandiers à Nanterre ou l'école de Vitez à Chailot, il existait à l'initiative d'une personne, d'un metteur en scène, et ne pouvait perdurer que quelques années.» Il n'y a pas eu d'épiphanie, «j'ai pris garde à ne pas miser énormément sur le travail d'acteur, le goût

d'être sur scène est venu progressivement. C'est-à-dire que je me suis laissé la possibilité d'échouer. Ça a été super que ça marche, ça n'aurait pas été un drame que ça ne marche pas.» On n'est pas forcé de le croire.

Sa mère était comédienne «jusqu'au bout des ongles». Elle travaillait avec son père, metteur en scène et acteur au Centre dramatique national de Caen. «Puis, du jour et lendemain», elle n'a plus travaillé. «Elle avait une grande exigence et beaucoup d'humour. Ni mon père ni elle ne se prenaient au sérieux. Lorsque j'ai commencé à jouer dans les premiers spectacles de Sivadier, qu'elle aimait beaucoup, j'ai eu l'impression de lui rendre ce qu'elle avait perdu.» Il sait un peu mieux pourquoi il est acteur. «Ça a à voir avec la mélancolie. Une phrase qu'on dit est déjà terminée au moment où on la dit.» Nous sommes arrivés.

Recueilli par A.D.

théâtre
ADELINE ROSENSTEIN
Décri-ravage
31 mars > 3 avril 2016

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE

Lentement, précisément :
cartes, faits, arguments
pour démêler l'épineuse
Question de Palestine.

Théâtre de la Cité internationale — moins de 30 ans 13 €
Réservations 01 43 13 50 50 — www.theatrede lacite.com

© Julien Archaux/Anam

Nicolas Bouchaud, le 30 mars à Rennes.